[Publicado previamente en: *Ogam. Tradition celtique* 9, Fasc. 3, 1957, 209-233 (= El culto a las aguas en la Península Ibérica, en J.Mª Blázquez, *Imagen y Mito. Estudios sobre religiones mediterráneas e ibéricas,* Madrid 1977, 307-331). Editado aquí en versión digital por cortesía del autor, bajo su supervisión y con la paginación original].
© José María Blázquez

Le culte des eaux dans la Péninsule Ibérique

José María Blázquez Martínez

Nous avons réuni dans cet article tous les témoignages conserves dans la Péninsule Ibérique sur le culte indigène des eaux. Ces témoignages sont de trois sortes: noms de divinités à caractère aquatique, sources littéraires qui parlent d'un culte des eaux, monuments appartenant au Levant ibérique qui montrent les liens entre les eaux et la religion.

I. — DIVINITÉS A CARACTÈRE AQUATIQUE:

AIRO

DEO. A.
IRONI.
FECIT. FA
MILIA OC
VLES.VSE
C.IITINN
CRISPINV

L'autel, qui est en pierre calcaire fut trouvé au lien dénommé Fontaine Ronde, prés de Uclés, endroit où se trouve un petit dépôt d'eau, flux environs duquel s'élèvent des restes de constructions, probablement romaines. Non loin de la fontaine où le Bedija prend sa source, s'étend un cimetière romain dont ont conserve un grand nombre d'urnes. L'adjectif géographique *oculensis* correspond a la forme la plus ancienne qui soit connue dans les documents du Moyen Age pour le village d'Uclés.

L'autel est consacré au génie protecteur de la fontaine. Dans différentes localités d'Espagne, on donne le nom d'Airon a un puits; le puits Airon, dans les confins de Garci Muñoz (Cuenca); un autre puits Airon se trouve à Hontoria del Pinar (Burgos). II existe à Grenade une petite place de ce nom (1).

NABIA ELAESVRRAEGA

Le *Corpus Inscriptionum Latinarum* a proposé la lecture suivante pour cette pierre, qui provient de S. Juan de Camba:

ABIA.FELAESVRAECO.
SACRVM
POSITVM CVRA VICCISIONIS

(1) CIL II, 5888; Fita, in BRAH, XV, 1889, 109.

indiquant que le nom du dieu était *Abiafelaesuraecus*; c'est sous cette dénomination que Leite de Vasconcelos la mentionne dans le second volume des *Religions de Lusitanie*; et Navascués et Tovar dans la liste des divinités indigènes s'en tiennent à ce nom hypothétique. Dans le troisième volume, Leite a suivi la lecture proposée par Vázquez Núñez, la jugeant beaucoup plus sure:

[N]ABIAE ELAESVRRAEC
SACRVM
POSITVM CVRA VICCION.

Les lettres du commencement de. la première et de la troisième ligne sont restituées d'une manière très heureuse par Vázquez Núñez. Dans la Péninsule, les inscriptions dédiées au fleuve Nabia découvertes jusqu'à présent sont au nombre de sept. Dans la première ligne, ELAESVRRAEC est mis pour ELAESVRRAEC(AE), datif féminin de ELAESVRRAECUS, nom composé du thème *Elaesus* que l'on rencontre dans diverses inscriptions hispaniques (CIL II, 2633, 2688, 5034), dans des toponymes (CIL II, 5034, 5763), et du suffixe *-aecus*, suffixe typique du Nord-Ouest de l'Espagne, qui se présente très couramment sous des variantes distinctes. ELAESVRRAECAE est exactement le même type de mot que *Cariocieco*, composé du suffixe *-aecus*, précédé du toponyme. (2).

GENIVS FONTIS AGINEESIS

FONTI SAGINEES GENIO
BROC CI L VIPST
ALEXIS AQVEEGVS
V. S. L. M.

Une partie de l'inscription est aujourd'hui illisible, car elle est cachée par un édifice construit a l'endroit où fut découvert l'autel. D'après Gómez Moreno, dont nous donnons la lecture, les lettres sont bien formées, quoiqu'inégales. L'autel se trouve à Bonar, au-dessus d'une source à vertus médicinales, que l'on appelle actuellement «La Chaude» à cause de sa température tiède. La roche sur laquelle est gravée l'inscription est un quartzite ardoiseux; on n'a pas trouvé de vestiges romains dans les alentours immédiats de la source. L'inscription est dédiée au génie de la source, par quelque dévôt qui bénéficiait des qualités salutaires de ses eaux (3).

AMEIPICER

AMEIPICRI
SACRVM
AGRASSICIVS
PATERNVS
V.S.L.L.

---

(2) CIL II, 2524; *Arq.* VI, 320; *Rel.* II, 341; *Rel*. III, 203-204. Leite de Vasconcellos, *Opúsculos*, V, 173-176; Vázquez Núñez, in *Boletín de la Comisión prov. de mon. hist. y art. de Orense*, III, 1906, 23.

(3) CIL II, 5726; M. Gómez Moreno, *Catálogo Monumental de España. Provincia de León*, Madrid 1925, 76; *Arq.* VI, 318.

La divinité présente est la nymphe de quelque fontaine, car le début du mot est le même que AMEVCN, divinité aquatique.

L'autet a été découvert à Bracara Augusta, dans la ferme d'Avellar, à l'extrémité Sud de la ville. Il a un petit foyer à sa partie supérieure pour brûler des parfums. La corniche se termine en un fronton élégant, avec des volutes de rosaces a cinq feuilles; au centre se trouve un emblème que l'on distingue mal. L'écriture est typique du IIe siècle (4).

NYMPHAE FONTIS AMEVCNAE

NYMPHIS
FONTIS. AMEV
CN. L. TERENTIVS
L. F. HOMVLLVS
IVNIOR. LEG
LEG. VII. G. F.
L.V.M.V.

La pierre a été découverte à León, dédiée par un légat de la VIIe légion. Le nom de la fontaine était probablement *Ameucna*. Elle a sûrement dû posséder des vertus curatives. Le dédiant est inconnu. Les lettres sont bien écrites, comme il sied à un fonctionnaire de l'Empire Romain (5).

ATVRRVS

A Campos, on a trouve un cippe en pierre calcaire, légèrement rosée, dont les dimensions sont 1,08 x 0,59 x 0,05 ni. Cette pièce fut découverte en 1908 et publiée de nombreuses fois par la suite. Selon Lambrino qui l'a étudiée récemment, il faut la lire comme suit:

ATVRR (o sac/r)VM. BISIIO../ (A)VITO, AN(NORUM) XXII, (IV)NIA, I(VLLI) F(ilia), TVSCA/FRATRI / (Pub ?)LICIAE, M(arci) F(iliae), TVSCAE, / MATRI.

En Aquitaine existe un fleuve *Adour,* que l'on trouve sous la forme *Aturras* chez Ausone (*Mos.* 468) et *Aturus* avec un seul *r* chez Lucain (Luc., I, 420). Ptolémée (Pt. II, 7, 1) cite un fleuve *Atourios* et Mela une *Aturia*. C'est un nom très répandu en Aquitaine; Grégoire de Tours parle du vicus *Atora* (*In Glor. Conf*. 51} et du village *Aturense* (*Notitia Galliarum,* 14, 9). On conserve également un poisson, que l'on péchait sans don te dans ce fleuve, avec la dérivation adjectivale: *Aturriscus piscis* (Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VIII, 12). Il apparaît fréquemment comme nom de personne sur le Rhin: *Atarrus* (CIL XIII, 6114, Voir Holder, *Altceltischer Sprachschatz* I, s.v,). On le trouve dans les inscriptions jusqu'en Lusitanie (CIL II, 5586; CIL XII, 2826, *Aturia* et 2920 *Aturenus*). L'inscription de Campos révèle dans cette divinité un caractère chtonien, celle-ci étant invoqué en vue de la protection funéraire.

---

(4) *Rel*. II, 333.

(5) CIL, II, 5084; *Arq*. VI, 318; López Cuevillas, *La Civilización Céltica,* Santiago de Compostela, 1953, 413; Holder, *Altceltischer Sprachschatz,* I, 1127.

Comme pour le dieu *Arentius* et beaucoup d'autres dieux indigènes, le nom de cette divinité est également appliqué à des fleuves et à des villes (6).

ASSAECVS JUPITER

I. ASSAECO
VOTVM
ANIMO LVBEN(S)
M. CAECILIVS
CAENO SOLVIT

Cette inscription provient de Lisbonne. Vieira da Silva lui-même se demande si l'épithète de Jupiter Assaecus n'a pas un rapport avec l'un des fleuves *Asseca* du Portugal. C'est un nom qui a l'air nettement indigène. L'élément radical *assa* apparaît dans plusieurs noms hispaniques *Assata, Assaract, Assalica* (CIL II, 1457, 4355, 6108). Son étymologie est inconnue; quant au suffixe *-eco,* il est, comme on peut l'observer souvent, courant clans la Péninsule sons la forme sourde *-co,* ou sonorisée *-go.* Ce dieu est probablement un fleuve divinisé (7).

BORMANICVS

MEDAM
VS CAMAL
BORMANI
CO. VS.L.M.

Cette divinité est connue par deux inscriptions, toutes deux de las Caldas de Vizella..Menéndez i Pidal a étudié récemment ce toponyme, commun a l'Espagne, à la Ligurie, à l'Illyrie et a la Gaule (R. Menéndez Pidal, *Toponimia prerrománica hispana,* Madrid 1952, p. 91-98). En dehors de la Péninsule Ibérique, le dieu *Bormo, Borvo* assimilé à Apollon était très vénéré en Gaule (cf. J. Vendryes, *La Religion des Celtes,* Paris 1946, p. 267-269; Holder, *op. cit.* t. I et III s.v.). Sans doute, *Bormo* était-elle la divinité des Caldas de Vizella. Le thème *borm-* est indo-européen et bien attesté dans les langues celtiques; Kretschmer en propose la signification de «bouillonner, bouillir», signification qui cadre parfaitement avec une divinité des fontaines et des eaux thermales; C'est l'unique dieu dont on puisse soupçonner avec certitude qu'il appartient au substrat celtibère, tout en n'écartant pas la possibilité que le dédicant a pu ne pas être originaire de la Péninsule (8).

CASTAECAE

REBVR
RINVS
LAPIDA
RIVS. CA

---

(6) S. Lambrino, in *O Arqueólogo Português,* X, 1951, 43ss.

(7) Albertos in *Zephyrus,* III, 1952, 51; Vieira da Silva, *Epigrafía de Olisipo,* Lisboa, 1944, 269.

(8) CIL II, 2402, 5558; *Rel.* II, 266; *Arq.* VI, 310; López Cuevillas, *La Civilización Céltica, op. cit.,* 413-414.

STAECIS
V. L. S
M

L'autel, actuellement disparu, provient de Ste. Eulalie-de-Barrosa, commune de Lousada (Oporto). Hübner, Mario Cardozo et Leite croient que les divinités vénérées sur cet autel sont des nymphes. Dans le nom des nymphes entre le suffixe *-aecus* uni à un toponyme, comme il est fréquent d'en trouver dans la formation des noms de dieux. *Castae* est un lieu de la Gaule (9).

CELIBORCA

BAEDIVS
RIBVRRVS.
CELIBORCAE
SACRVM
V.S.L.M.

L'inscription est probablement consacrée a une nymphe protectrice des eaux thermales. Dans *l'Itinéraire. d'Antonin*, apparaît sur le chemin de *Bracara a Asturica* de *Celenae Aquae*, aujourd'hui Caldas de Reyes. Le second élément, du nom de la divinité a peut-être un rapport avec *borm* «bouillonner», qui apparaît dans *Bormanicus* (10).

DVRBEDIGVS

CELEA
CLOVTI
DEO D
VRDEB
ICO EX V
OTO AN

Les deux étymologies que l'on peut offrir pour ce nom confirment l'hypothèse selon laquelle DVRBEDICO serait un dieu des eaux. Le nom se termine par le suffixe atone *-ecus*, tres répandu dans la toponymie; Durb aurait un rapport avec l'irlandais *drucht* «brouillase», ou avec *derb* «clair, cristallin», idée qui s'accorde bien avec une divinité aquatique; *-ed* est le suffixe que l'on rencontre dans beaucoup de mots celtiques (11).

DVRVS

DVRI
C. IVLIVS
PYLACES

L'inscription, découverte aux environs d'Oporto, est dédiée au génie du Duero; le nom a la terminaison du datif celtique *-i* (12).

---

(9) CIL II, 2404; *Rel.* II, 190-191; *Arq.* VI, 318; M. Cardozo, in *Zephyrus*, IV, 1953, 61-62.

(10) Morán, *Reseña histórico artística de la provincia de Salamanca*, Salamanca 1946, 148.

(11) CIL II, 5063; *Rel.* II, 329-331; *Arq.* VI, 319; López Cuevillas, *op. cit.*, 414-415.

(12) CIL II, 2370; *Arq.* VI, 319; López Cuevillas, *op. cit.*, 415.

EDOVIVS

EDOVIO
ADALVS. CLO
VTAI. V.S.L.M

Le nom du dédicant ADALVS apparaît pour la seule et unique fois dans la Péninsule. L'autel fut trouvé prés de Caldas de Reis, à Pontevedra, aux environs d'une ancienne fontaine thermale; il est consacré an génie de cette fontaine (13).

AQVAE ELETESES

C. ACCVS
ALBANI.F
AQVIS.EL
ETESIBVS
VOTO

L'offrant est connu par diverses inscriptions d'Avila (CIL II, 361, 2734, 2771).

L'autel fut découvert a Retortillo, prés de la station d'eaux thermales, aux nymphes de laquelle l'inscription est consacrée. L'adjectif qui accompagne *Aquis* est formé sur le nom du *Yeltes,* qui passe par le village. Ce fleuve, de la province de Salamanque, porte un nom assez semblable à celui du fleuve galicien *Lethes,* aujourd'hui *Limia.*

Selon le P. Fita (BRAH, 1907, p. 342-345), sur une inscription du 12 janvier 1174, on lit le nom de Yeltes, forme qui se rapproche davantage de la variante de l'inscription. Dans le lit du fleuve, on a découvert une source d'eau thermale, d'une température de 40º. En construisant les bains actuels, on a mis au jour un dallage, sous lequel apparurent six monnaies d'or et quelques-unes de cuivre, et l'autel votif avec le nom des nymphes de la fontaine. L'autel mesure 0,80 x 0,40. Une des monnaies était de Vespasien. Cette coutume, chez les dévôts, de jeter des pièces de monnaie dans les sources thermales pour obtenir des déesses la guérison est largement attestée par la découverte de monnaies dans les fontaines thermales de la Gaule (14). ..

FROVIDA

FROVIDA
SACRVM
MATERNVS
FLACCI
EX VISV
V.S.L.M.

Le nom de la divinité se rattache à la racine indo-européenne **sreu* «courir», *Frudis, Froutis, Combo-frutis; Can-fruth,* «rivière» en vieux-gallois, gallois *ffrwd,* breton *froud* «ruisseau, torrent, l'eau qui court en général» (cf. Holder, *op. cit.,* I, 1500; Walde-Pokorny, *Vergl.Wb. der Idg. Sprachen,*

(13) CIL II, 2543; *Arq.* VI, 310-320; López Cuevillas, *La Civilización Céltica, op. cit.,* 415.

(14) Fita in BRAH, 1907, 343-345; Morán, *Reseña histórico artística..., op. cit.,* 15; J. Maluquer, *Carta Arqueológica de España. Salamanca.* Salamanque 1956, 94, 138, nº 91.

II, 7025). *Frovida* est la nymphe de l'un des fleuves qui coulcnt dans la commune de Braga, lieu ou fut découvert l'autel.

La forme Frovida est un datif en *-a,* comme ceux qu'étudie le Recteur A. Tovar (*Journal of Celtic Studies*, I, p. 20).

Leiíe de Vasconcelos rattache *Frovida* a *Providentia,* rapport qui parait très douteux et beaucoup moins sur que le précédent. Hübner se demande si cela ne viendrait pas de [*Fortunae*] *Providia(e) sacrum*; il s'agirait dans ce cas d'une simple divinité romaine. L'interprétation de *Frovida* comme des déesses des eaux pourrait être acceptable; car dans la Péninsule, le culte des eaux est très courant (15).

LACVBERGVS
COLEY.TE
SPHOROS
ET FESTA
ET TELESI
NVS. LACV
BEGI. EX
VOTO

L'autel a été trouvé a Ujué. Il porte une tête de taureau en relief sur l'un des cotes.

LACVBEGVI est, semble-t-il, un mot basque. *Lacu,* élément que l'on trouve dans des toponymes modernes, signifie canal d'eau. Sûrement *Lacubegus* devait être une divinité aquatique. Le nom de la divinité est au datif celtique en *-i* (16).

LAPITEAAE
DIIS DEABVSQVE AE
TERNVM LACVM OMNI
BVSQVE NVMINIBVS
ET LAPITEARVM CVM
HOC TEMPLO SACRAVIT
G. C. CALP. RVFINVS
IN QVO HOSTIAE VOTO
CREMANTVR

L'inscription fut découverte dans la commune de Villa Real de Tras-os-Montes, en un endroit où existaient un temple et un lac sacre, que Gaius Caius Calpurnius Rufinus consacra ó tous les dieux et déesses. On a découvert au même endroit quatre autres inscriptions, dont une en grec que nous ne recopions pas, car elle ne contient le nom d'aucune divinité indigène. Sur les quatre inscriptions se trouve le nom de *Calpurnius Rufinus.*

Le nom LAPITEARVM se réfère a des divinités qui sont probablement les nymphes du lac sacre que l'on cite dans l'inscription; il est formé sur un toponyme *Lapitea,* qui, selon Ptolémée, est un cap chez les Galiciens (II, 6, 4). Récemment,

(15) Hübner, *Ephemeris Epigraphica* VII, 116, p. 403; Albertos, in *Zephyrus,* III, 1952, 55-56; *Rel.* II, 333-334.

(16) Vázquez de Parga in *Revista Príncipe de Viana,* XXIV, 1946, n. 59, 465; *Museo de Navarra,* Pamplona 1956, 20.

F. Russell Cortez a défendu l'hypothèse selon laquelle le nom de Lapiteae désigne un village, et dans ce cas l'autel serait dédié aux déesses des Lapites, hypothèse déjà soulevée par Leite de Vasconcelos. Le nom des divinités indigènes a une forme que l'on connaît déjà grâce à une autre inscription (CIL II, 5607). En l'honneur de ces divinités indigènes et romaines on brûlait des victimes, comme le précise l'inscription. Une autre des inscriptions découvertes parle des victimes que l'on sacrifiait et que l'on immolait à l'intérieur et en dehors de l'enceinte carrée, qui devait être le lien proprement religieux, et qui était peut-être le lac sur lequel on répandait le sang.

Mommsen lisait au lieu de LAPITEARVM, AMPHITEATRVM, lecture rejetée par Hübner et Leite (17).

LVPIANAE
ANTONIA
RVFINA
VOTO NYM
HIS LVPIA
NIS LIBENS
ANIMO
POSVIT

Cet autel fut découvert en 1887, dans la commune de Guimarães; il est actuellement au Musée de la Société Martins Sarmiento; il fut trouvé sur les rives du Vizella et Lupia désigne une rivière de Germanie (*Real Encyclopädie*, s.v., col. 842); *Lupia, Lupius, Lupia, Lupianus*, sont des noms qui apparaissent dans les inscriptions hispaniques et en dehors de la Péninsule (CIL, II, 2793, 6257, 4970). À Huesca, il y a un toponyme, *Lupinen*, qui s'apparente a ce mot (R. Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 135) (18).

MATRES
MATRIBVS
TER
MEGISTE
V.S.L.

L'autel fut découvert sur la rive du Duratoón; dans cette inscription, probablement, les *Matres* ont un caractère de divinités aquatiques, caractère sous lequel elles apparaissent dans beaucoup d'autres inscriptions (Toutain, *Les Cultes païens dans l'Empire Romain*, 1920, t. III, p. 243), car l'autel a été trouvé prés de la rivière (19).

---

(17) CIL II, 2395; *Rel.* II, 187-188, III, 468; López Cuevillas, *op. cit.*, 449-450; F. Russel Cortez, *Panóias Ciuidade dos Lapiteas*, Oporto 1947; S. Lambrino, *Les divinités orientales en Lusitanie et le Sanctuaire de Panoias*, Coimbra 1954. A. García y Bellido, in BRAH. CXXXIX, 1956, 326 ss.

(18) CIL II, 6288; M. Cardozo, in *Zephyrus*, IV, 1953, 61; *Arq.* VI, 318; *Rel.* II, 189-190; López Cuevillas, *op. cit.*, 413.

(19) CIL II, 2764; Albertos, in *Zephyrus*, III, 1952, 58-59.

NABIA

CICERO
MANCI
NABIAE
L.V.S.

L'autel fut découvert à St. Jean-Baptiste-de-Pedregao-le-Petit. L'autel est consacré au *Nabia*, rivière à laquelle sont dédiées huit inscriptions dans la Péninsule. L'autel est de granit, de 0,70 x 0,28 x 0,20 m.; la hauteur des lettres varie entre 0,06 et 0,07 m. (20).

CATVRO
PINTAMI
NABIAE
IBENS

L'autel a été trouvé à Monte Maltar; le nom du fleuve auquel l'inscription est dédiée est orthographié de la même manière que dans les inscriptions trouvées à St. Jean-Baptisle-de-Pedregao et a St Juan-de-Camba. II y a une variante entre *b* et *v* dans l'orthographe du nom de cette divinité (21).

NABICCA

López Cuevillas a lu le nom de cette déesse, qui sans doute est une variante de NABIA, sur une pierre découverte a Marecos (22).

NAVIA

BOVTIVS
ANTVBEL
F. D. NAVI
V.S.L.A.

Le nom du père a été étudié récemment par le Doyen Tovar. L'*Antubelus* de la présente inscription, trouvée à *Alcantara,* et l'*Antubellinus,* qui apparaît sur une inscription de Villaviciosa (CIL II, 5202) répondent à la forme *Indibilis* de Tite-Live (XXII, 21, 2) qui chez Polybe est *Andobales,* avec les variantes d'influence latine de *Indibeles* et *Indibolis* (que l'on trouve chez Diodore et Dion Cassius). Le second élément de ce composé serait le mot basque *beltz* «noir», dont l'origine parait africaine. Le premier élément est indo-européen, et précisément il faut reconstruire *-nde,* comme on doit le supposer devant la triple forme *Adebels, Indibilis, Andobales, (Andubelis)* (A. Tovar, dans *Homenaje a D. Julio de Urquijo e Ibarra,* Saint-Sébastian, 1949, p. 116-117). Le nom de la divinité dans la présente inscription est au datif celtique en *-i,* comme *Dari* (23).

---

(20) CIL II, 5623; *Arq.* VI, 320; *Rel.* II, 277-281; López Cuevillas, *op. cit.*, 415.
(21) CIL II, 2378; *Arq.* VI, 420.
(22) *Arq.* VI, 306.
(23) CIL II, 756; *Arq.* VI, 320.

NAVIA

NAVIA (E)
ANCETOLV(S)
ARI. EXS G
SESM
VOTVM
POSSIT
Q.E.C.I

Le *G* de gens est à l'envers, phénomène que l'on observe dans d'autres inscriptions recueillies en Espagne (CIL II, 5739); cette dernière a été trouvée en Asturies. Hübner propose pour ce sigle la lecture de *Gens* ou *Conventus*, car on ne voit pas clairement si la leltre est *g* ou *c*. Cette inscription prouve que le *Nabia* reçut un culte dans la gens *sesmaca*, sans pouvoir préciser la localisation de cette gens ou de ce *conventus*, qui devait être en Galice (pour la localisation du Navia et les problèmes des deux Navia, voir: J. González, *El litoral asturiano en la época romana,* Oviedo 1954, p. 84-86) (24).

REVA

PEREGRINV
APRIFREVE
EIS VOTO

L'autel a été trouvé à Mosteiro da Ribeira. *Reua* (*Reue* datif vulgaire pour *Reuae)* est surement une personnification divinisée de *Diua*. L'autel par conséquent est dédié à une divinité aquatique, personnification de l'eau courante, exactement comme la déesse *Nabia*. Il passe à Ruanes une rivière qui s'appelle *Deva*; et dans le territoire des Arévaques celtibères, il en passe une autre nommée *Areva* qui a peut-être un rapport avec *Reva*, même en admettant que ce mot soit une personnification indigène de *Diva*. De toutes façons, il parait admissible que les divinités dans le nom desquelles entre le mot *Deva*, soient des divinités aquatiques (25).

REVELANGANICAEIGVS

RECTVS
RVFI F
REVE
LANGA
NIDAEI
GVI. V. S.

Cet autel fut découvert à Idanha, et se trouve actuellement au Musée Ethnologique. Il mesure 0,68 x 0,21; il est en granite et brisé en deux moitiés.

Le nom du dédicant se rencontre fréquemment dans l'onomastique indigène. Le nom de la divinité est Rave, au datif vulgaire, E pour AE, comme il est fréquent dans les inscriptions hispaniques, suivi d'une épithète qui le spécifie; celle-ci se

---

(24) CIL II, 2602; *Arq.* VI, 320; *Rel.* III, 205-207.

(25) Fita in *BRAH*, LVIII, 1911, 513-514; *Arq.* VI, 320; *Rel.* III, 612; López Cuevillas, *op. cit.*, 415-416.

termine en *-aeigus*, forme sonore avec développement de *i* devant *ae* finale de base, et le suffixe *-ko*. Dans une autre inscription de Proença, dédiée également à *Reua*, l'épithète se termine par la forme sourde *-aecus-* sans développement de *i* devant *-ko*. On observe cette variante entre sourde et sonore du suffixe final dans une autre épithète: à Idanha il y a *langanid-* et à Proença *Langanit-* exactement suivant le phénomène que l'on remarque pour *Adaegina* et *Ataecina* (26).

REVALANGANITAECA
VELANGANITAECO
THOSTIA. DELEGANDA
VCANVA ADIEI. F

L'autel a été trouvé à Proença; en 1908 il est entré au Musée Ethnologique.

L'inscription est dédiée à la même divinité que celle d'Idanha, et l'épithète qui accompagne le nom du dieu est identique. La phrase *dat hostiam deligendam* est une confirmation des vers bien connus de Virgile: «*Eripui fateor, Leto me et vincula rupi*» (*En*. II, 134) et du commentaire qu'en écrivit Servius (*Ad Aeneid*., II, 134, 140): *Atqui solutae sunt hostiae, nam piaculum est in sacrificio aliquid esse religatum; hostia quae ad aras adducta est immolanda.*

Cette inscription, à en juger par le type d'écriture, est du 1er siècle; celle qui provient d'Idanha, consacrée a cette même divinité, est du IIe, Le père du dédicant était un indigène *Adio* (27).

SALVS BIDIENSIS
CATVRO
SA. BIDIE
SIV. A.L.S

Les Romains considéraient cette divinité sous deux aspects différents: d'un côté elle signifiait le bien public en général, *Salus Populi Romani, Salus humani generis*, de l'autre la santé corporelle; dans ce cas, *salus* alternait avec *valetudo.* Ce second aspect est la signification de *Salus* dans l'inscription dont nous parlons. En Espagne, il y a une inscription analogue sur une patère d'argent du 1er siècle, qui porte en relief une fontaine, probablement d'eaux médicinales et une charrette avec un tonneau pour le transport de l'eau. L'inscription a une dédicace *Salus Umeritana* (A. García y Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Madrid, 1949, pl. 345, p. 467-470).

C'est aux environs de Montánchez que devait se trouver la fontaine de Bidia, dont le génie ou la vertu curative pourrait être identifiée à la SALVS BIDIENSIS (28).

---

(26) Fita in *BRAH*, LXIV, 1914, 311; *Rel.* II, 323; Leite de Vasconcellos, *Opúsculos*, V, 220, 226; A. Tovar, in BRAE, XXVIII, 1943, 272.

(27) *Rel.* III, 209-213; Fita in *BRAH*, LXIV, 1914; *Arq.* VI, 320.

(28) Albertos in *Zephyrus*, III, 1952, 60; Fita, in *BRAH*, XXXVIII, 1901, 407-408; Hübner, *Eph. Epigr*., IX, nº 99, 44.

SILONSACLVS

NIMPHIS SILONSACLO
VIANA EX VOTO F. C.

L'inscription en question est apparue à Alongos, prés du Mino, parmi les pierres qui obstruaient une source. Hübner croit que le nom indigène (au datif singulier, tandis que *nymphes* est au pluriel) se rattache au nom de la rivière Sil. Le nom de *Silo*, élément qui apparaît dans la forme *Silonsaclus*, se rencontre a plusieurs reprises dans la péninsule, comme nom personnel (CIL II, 2633, 2947, 5649; Hübner, *Eph. Ep*. VIIJ, 416) chez les Zoelas, dans un ex-voto de Zamora, à St. Etienne-de-Gormaz, à Alebniz. On le lit sur deux des 62 inscriptions inédites publiées dernièrement par F. Santos, et originaires de Zamora (F. Santos, dans le *Boletín del Instituto de Estudios Asturianos,* 23, 1954, 15, 25). Le Sil reçut un culte, au même titre que la Tamise, la Marne, la Seine et l'Oise (Cuevillas, dans *Zephyrus,* VI, 1955, 233) (29).

TAMEOBRIGVS

TAMEOBRIG
POTITVS
CVMELI
VOTVM
PATRIS
S.L.M.

Le nom du dieu est composé de la désinence *-briga* et du nom du fleuve Tanaga; la pierre votive est précisément apparue au confluent du Duero et du Tanaga. Dans une inscription figure un village du nom de Tamagani (CIL II, 2477). La divinité en question est aquatique, et de même qu'au dieu *Aturro*, également divinité fluviale, on lui a consacré un autel dont le caractère funéraire est marqué.

Actuellement, l'autel est conservé au Musée de la Société Martins Sarmiento de Guimarães. II est en granite. Les dimensions sont de 0,74 x 0,39 x 0,27 m. (*Rel.* II, 319-321).

TANITACVS

AVRELIVS
FLAVS
TAIT.T.ACVARV
NYMPHIS
EX VOTO

Cet autel a été découvert aux Bains de Molgas, province d'Orense. II est dédié probablement aux nymphes d'une source thermale (30).

TONGVS NABIAGVS

De Braga provient un monument quadrangulaire très curieux, sculpté à même le roc,

---

(29) CIL II, 5625; *Arq.* VI, 318; *Rel.* II, 348; López Cuevillas, *op. cit*., 413; Vázquez Núñez, *Epigrafía latina de la provincia de Orense,* 15; A. Schulten, *El antiguo nombre del río Sil*, in *B.C.M. Orense,* XI, 1938, 513.

(30) Hübner, *ADD*, IX, 283 b; *Arq.* VI, 318.

avec des inscriptions latines et des sculptures. Au pied, se trouve une fontaine avec un bassin. Monument et fontaine sont en granite.

Si nous commençons la description par l'angle gauche supérieur, nous trouvons I'inscription:

CAELIVS FRONTO
ARCOBRIGENSIS
AMBIMOGIDVS
FECIT

Les lettres sont du l[er] siècle; leur hauteur varie entre 0,06 et 0,065 m. *Arcobriga*, mot dont dérive l'adjectif *Arcobrigensis*, est peut-être cette *Adrobrica* de Mela (III, 1, 9), nom que lui ont donné les Galiciens; Ptolémée parle d'une *Arcobriga* chez les Celtibères (II, 659) prés de *Bilbilis*, ville également citée dans l'*Itinéraire d'Antonin* (1, 438, 13). À Coria, on a découvert une pierre avec ce même adjectif *arcobricense* (CIL II, 765).

Ensuite, est sculptée dans le roc une figure humaine, de 1 m. 10 de haut, qui représente un nomine debout, vêtu d'une tunique, à longue barbe, et qui soutient sur son flanc droit une corne d'abondance remplie de fruits. Leite de Vasconcelos croit que cette figure représente le dédicant, opinion peu fondée, car cette sculpture est la représentation du Nabia. Les rivières sont représentées fréquemment dans l'art romain par des hommes barbus avec une corne d'abondance; la présence de cette dernière oblige à écarter l'hypothèse de Leite.

Dans une seconde inscription, on lit le nom de la divinité à laquelle est consacré le monument:

TONGOE
NABIAGO

Ce nom est un composé impropre, car il donne une flexion aux deux éléments; le premier est le mot *tong-* qui revient, très fréquemment dans les noms péninsulaires; et dans l'onomastique de la divinité apparaît le datif celtique *-oe*; dans le second élément entre le mot NABIA, rivière asturienne, avec le suffixe *-acus* sous la forme sonorisée *-agus.*

Le nom de la divinité signifiait le *Nabia par leqael on jure.* Ce nom révèle un aspect ignoré du culte des rivières dans la Péninsule: on jurait par elles. Cette coutume de jurer par les rivières et par l'eau en général était fréquente aussi bien dans le monde grec que dans le monde romain. On en trouve des témoignages à l'époque d'Homère. Virgile écrit dans son poème des phrases telles que *Maria aspera iuro* (Aen, VI, 351); Ovide dans les *Métamorphoses*: *Stygias iurauimus undas !* (II, 101) et Lucien dans les *Dialogues des Morts*, fait jurer les morts par la lagune du Styx: *peos tes Stygos,* Les dieux que décrivent Homère et Virgile jurent également par le fleuve de l'Enfer, cf. *Od.*, V, 185-186 et *Aen.*, V, 323-324:*...vides Stygiamque paludem / Di cuius iurare timent et fallere numen.*

La hauteur des lettres composant le nom de la divinité varie entre 0,09 et 0,10 m.

A l'angle droit inférieur se trouve une niche de 0,50 x 0,12, surmontée d'un fronton, sur lequel on peut voir une colombe et un marteau. Un buste d'homme est place dans la niche. Sous

l'angle. gauche de la niche, on peut lire CAELIVS FECIT, et sous la niche FRONT. Ce personnage, sans doute, est le dédicant, qui est en même temps l'auteur du monument (31).

VARGILENAE NYMPHAE
L. I. RVFINVS
NYMPHIS
VARCILENI
V.S.L.

Cet autel a été trouvé à Valtierra, à 20 km. de Alcalá de Henares.

L'adjectif qui accompagne *nimphis* s'explique par le toponyme Varciles, qui à cours dans la zone ou a été découvert I'autel; il y a aussi dans les environs les ruines d'une agglomération romaine. L'adjectif se termine par le suffixe *-en* (Menéndez Pidal, *op. cit.*, 109-110, 266) (32).

CONVETINA

L'inscription qui contient le nom de cette nymphe a été étudiée par L. Monteagudo et récemment par Scarlat Lambrino.

Elle a été trouvée entre *Lucus Angusti* et *Brigantium*. Il s'agit d'un autel de granite, d'un mètre de haut, avec un petit foyer à la face supérieure et deux volutes, dont l'une manque, sous lesquelles se trouvent trois demi-mesures.

L'état de conservation de la pierre est presque parfait, seul manque la volute de la face supérieure gauche. La pierre a été découverte il y a environ quarante-cinq ans par un paysan de Os Curveiro, prés de la station de Guitiriz. On trouva en même temps un petit fût de colonne, sans moulures, au bord d'un ruisseau et au pied d'une chute d'eau, qui dut avoir une certaine importance dans l'Antiquité, si l'on en juge par les restes d'un canal et les fissures artificielles que présentent les roches par lesquelles coule l'eau; c'est peut-être une ancienne fondation romaine, car aux environs du ruisseau on trouvé à fleur de terre des pierres taillées.

Voici l'inscription:

CONVE
TENE
E.R.N.

Conventina ou *Convetina* est la nymphe d'une fontaine aux eaux salutaires de Procolitia, station du *uallum Adriani*, en Grande-Bretagne, aujourd'hui Farm Carragwburgh. Hübner étudia en 1877 (*Hermes*, XII, 1877) les découvertes archéologiques, surtout les pierres votives et les monnaies de Trajan,

---

(31) CIL II, 2919, *Eph. Epigr.*, VIII, 115; *Arq.* VI, 321; *Rel.* II, 239-263; Leite de Vasconcellos, *Opúsculos*, V. 179-196, 149; López Cuevillas, *La Civilización Céltica*, 416-417; J. Toutain, *Les cultes païens*, II, 150; A. Tovar, in BRAE, XXVIII, 1948, 271. Une monographie sur ce monument, in C. Teixeira, *Prisma*, 1938, 145, 65; voir la bibliographie dans Cardozo, *Catálogo de Epigrafía*, 32; R. Petazzoni, *La Religione primitiva in Sardegna*, Piacenza 1912, 118 s.

(32) CIL II, 3067.

Hadrien et Antonin le Pieux, recueillies dans cette localité. Sur les pierres votives on lit les variantes *Couuentina, Couetina, Couentina, Countina, Couuintina*... On trouva au fond de la source un relief grossier qui représente une nymphe gisant avec une urne dans une main, et une fleur dans l'autre; on lit sur l'inscription de ce relief: DEAE COVVENTINAE.T.D. COSCONIANVS PR(aefectus) COH(ortis) I. BAT(avorum) L(ibens) M(erito).

L. Monteagudo soutient que la présence d'une nymphe de Grande-Bretagne dans les terres Galiciennes est due au fait que la legión VIIe *Gemina*, celle qui resta le plus longtemps au N.O. de la Péninsule, sous Hadrien (119), envoya une *uexillatio* de mille hommes en Grande-Bretagne.

L. Monteagudo en déduit qu'il est très probable qu'un soldat quelconque de la VIIe legión, ayant servi avant 119 dans les terres galiciennes, et revenant sain et sauf de Bretagne, consacra cet autel à une nymphe dont il était dévôt. La pierre a été trouvée à 1 km. environ de la station d'eaux sulfhydriques de Guiteriz. Dans la Péninsule, comme à Procolitia, la nymphe est la déesse d'une fontaine aux eaux bienfaisantes.

Ce qui est un obstacle à la lecture CONVETENE, dans l'inscription galicienne, c'est le H qui se trouve intercalé, en petit, entre le O et le V; d'autre part, il est choquant qu'au IIe siècle le N acquière la forme d'un H, phénomène que l'on observe à la fin du IIIe siècle et du début du IVe siècle, et ce n'est pas courant dans l'épigraphie galicienne. L. Monteagudo explique ce fait, rare, par l'influence de l'écriture cursive manuscrite sur la capitale épigraphique, car les lettres étaient d'abord dessinées au charbon sur la pierre. La présence du H est sûrement due à un conventionnalisme, destiné à exprimer un son étranger au donateur de l'autel, ce qui confirmerait l'hypothèse que le culte de cette nymphe n'est pas indigène (33).

Une autre pierre consacrée probablement à la même divinité a été découverte à Sta Cruz de Loyo, et voici ce qu'on y lit:

CVHVE
BERRAL
OCECV
FLAVIVS
VALERIANVS
NVS

S. Lambrino lit la dernière ligne de la première pierre: E(x) R(esponso) N(uminis); il s'agirait par conséquent d'une divinité chtonienne. Pour Lambrino, il n'est pas nécessaire, du moment qu'on trouve à Procolitia plusieurs dédicaces à *Conventina*, de recourir à l'hypothèse selon laquelle des gens qui allèrent en Grande-Bretagne en ont ramené ce culte en Galice; ce serait donc simplement une divinité locale de Galice, protectrice des sources de Guitiriz, et très probablement celtique.

---

(33) L. Monteagudo in *AEArq*., 66, 1947, 68-74; S. Lambrino, in *Rev. da Faculdade de Letras*, XVIII, 1953, 74-87; López Cuevillas, *op. cit*., 414.

NIMPHAE CAPARENSES

Prés de la station de Montemayor, source dont les eaux ont des qualités sulfuro-sodiques, on a trouvé trois dédicaces aux nymphes *Caparenses*:

NYMPHIS.C
APARENSIVM
AELIVS
EPINICVS
V.S.A.C.

2) NYMPHIS. C.
APARENSIVM
MINIATV
V. LIBES. M. S

3) NYMPHIS
ELPID....
CAP....
..T..S
A.L (34)

CARACTERE DU CULTE DES EAUX

Le culte des eaux, spécialement celui des sources medicine-balls présente une continuité impressionnante. Aucune révolution religieuse ne l'a aboli; alimenté par la dévotion populaire, le culte des eaux a fini par être toléré, même par le christianisme, après les persécutions infructueuses du Moyen Age. La continuité culturelle en ce qui concerne certaines sources a été transmise depuis le Néolithique jusqu'à nos jours (Pour le culte des eaux et le symbolisme aquatique, voir Mircea Eliade, *Tratado de Historia de las Religiones*, Madrid 1954, p. 185-210, en français, *Traité d'Histoire des Religions*, Paris). Claude Vaillat, dans son étude approfondie du culte des eaux dans la Gaule antique (*Le culte des sources, dans la Gaule Antique*, Paris 1932), a observé que la plupart des inscriptions se trouvent a proximité de sources thermales. Ce même phénomène a été observé également par Mario Cardozo et Santos Júnior dans leur récente étude du culte des nymphes ait Portugal (35), et par López Cuevillas lorsqu'il se réfère aux inscriptions consacrées à des divinités indigènes aquatiques du Nord-Ouest de la Péninsule (36) (fig. 1 et 2).

On déduit de ce fait, que dans le culte des eaux, les dévôts recherchaient une utilité pratique. Les noms indigènes étaient peut-être la personnification des vertus salutaires résidant dans

(34) R. Mélida, *Catalogo Monumental de España. Provincia de Cáceres* I, Madrid, 1924, 1561.

(35) J. Santos Júnior, M. Cardozo, in *Zephyrus*, IV, 1953, 53-68. Ce travail contient toute la bibliographie de ce thème dans la Péninsule Ibérique.

(36) López Cuevillas, *op. cit.*, 412.

ces sources auxquelles accouraient les dévôts à la recherche d'un' remède à leurs infirmités. Probablement toutes ces fontaines recevaient-elles déjà un culte à l'époque néolithique. Chamoso Lamas (37) a observé que de nombreuses sources galiciennes se trouvent sous le patronage de la Vierge ou de quelque Saint, d'autres se rattachent à des sanctuaires. Ces fontaines étaient sûrement vénérées avant le christianisme; avec la venue de celui-ci leur culte s'est purifié et on les a placées sous la protection de la Vierge et des Saints.

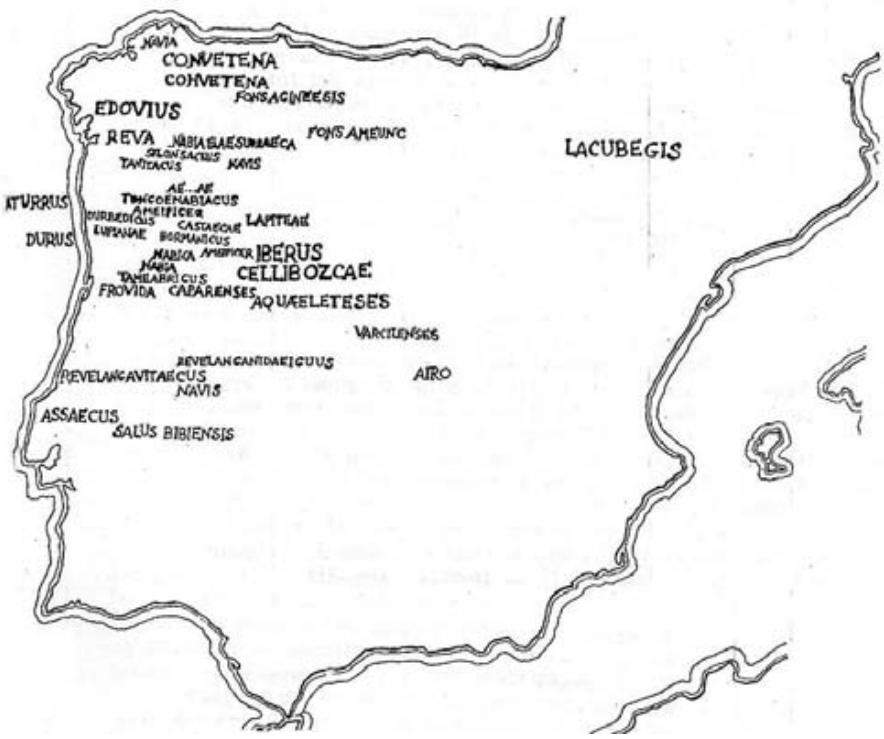


Fig. 1 [48].- Carte des trouvailles des inscriptions aux divinités indigènes aquatiques.

II existe deux témoignages importants. du culte des eaux au N. de l'Espagne, tous deux sont romains et confirment pleinement le caractère que revêtait ce culte. Ces témoignages sont le monument de Ste Eulalie-de-Bóveda, et la patère consacrée à la *Salus Umeritana*.

---

(37) Chamoso Lamas, in *CEG*, XXII, 1952, 249.

Le monument souterrain de Ste. Eulalie-de-Bóveda (38), province de Lugo, est l'un des documents les plus intéressants que l'on conserve de l'Espagne romaine du culte des eaux (fig. 3). Il fut découvert en 1926, et on a émis diverses hypothèses sur son origine et son utilisation primitive. Le monument est dans la partie nord de l'*atrium* de l'église actuelle de Ste. Eulalie-de-Bóveda, a 14 km. environ de Lugo. Dans un endroit proche de la sacristie de l'église, une grande dalle d'ardoise cachait l'entrée donnant accès a une enceinte de 3,40 m. de profondeur, dans laquelle on descendait par un escalier. Le plan du monument est rectangulaire, et représente un *atrium*

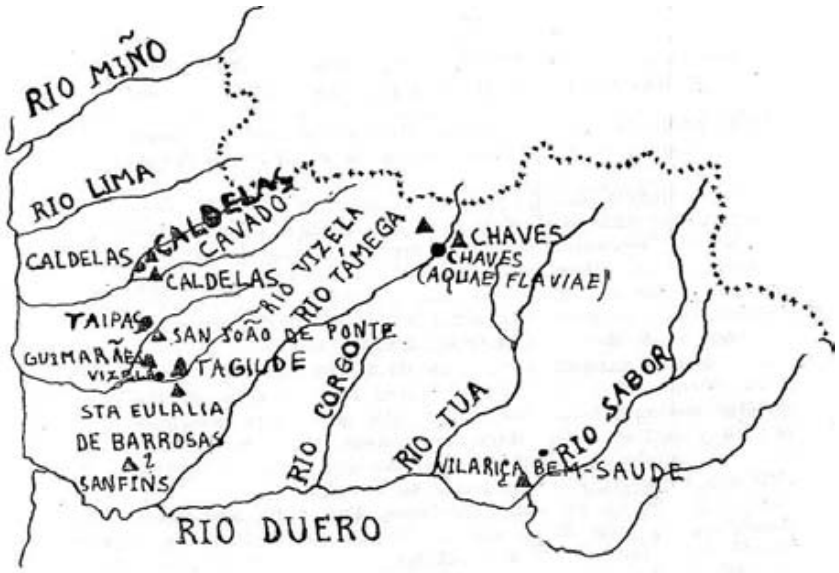


fig. 2 [49].- Carte des trouvailles des inscriptions aux nymphes dans le nord du Portugal (d'après M. Cardozo s. Junior)
cercle = fontaines thermales.
triangle = lieu de trouvaille d'ex-votos aux nymphes.

ou portique intérieur. Sa disposition correspond à un édifice à trois nefs, parmi lesquelles la nef centrale est très large, et les nefs latérales extrêmement étroites (fig. 4, 5, 6). Une voûte en berceau abrite les trois nefs. Le monument présente un intérêt singulier, à cause des motifs d'une grande perfection technique et d'une grande richesse picturale qui embellissent une grande partie des murs, des arcades et des voûtes. Les motifs sont de trois sortes, géométriques, végétaux et animaux. Les premiers semblent imiter un plafond à caissons. Les seconds

(38) Chamoso Lamas, *op. cit.*, 231-251.

sont représentes par des plantes aquatiques et exotiques, des feuilles, des arbres et des grappes de raisin; Les motifs ani-maux sont très variés, faisans, canards, paons, coqs, perdrix, colombes et cailles (fig. 7, 8, 9). L'ensemble est orné également de quelques petits bas-reliefs, répartis isolement sur les murs du portique (fig. 10). Sur deux reliefs égaux, existant à l'extérieur des pilastres du vestibule, apparaissent cinq figures féminines, aux bras levés, sauf une qui appuie une main sur l'épaule de sa voisine, tandis que de l'autre elle relève sa jupe.

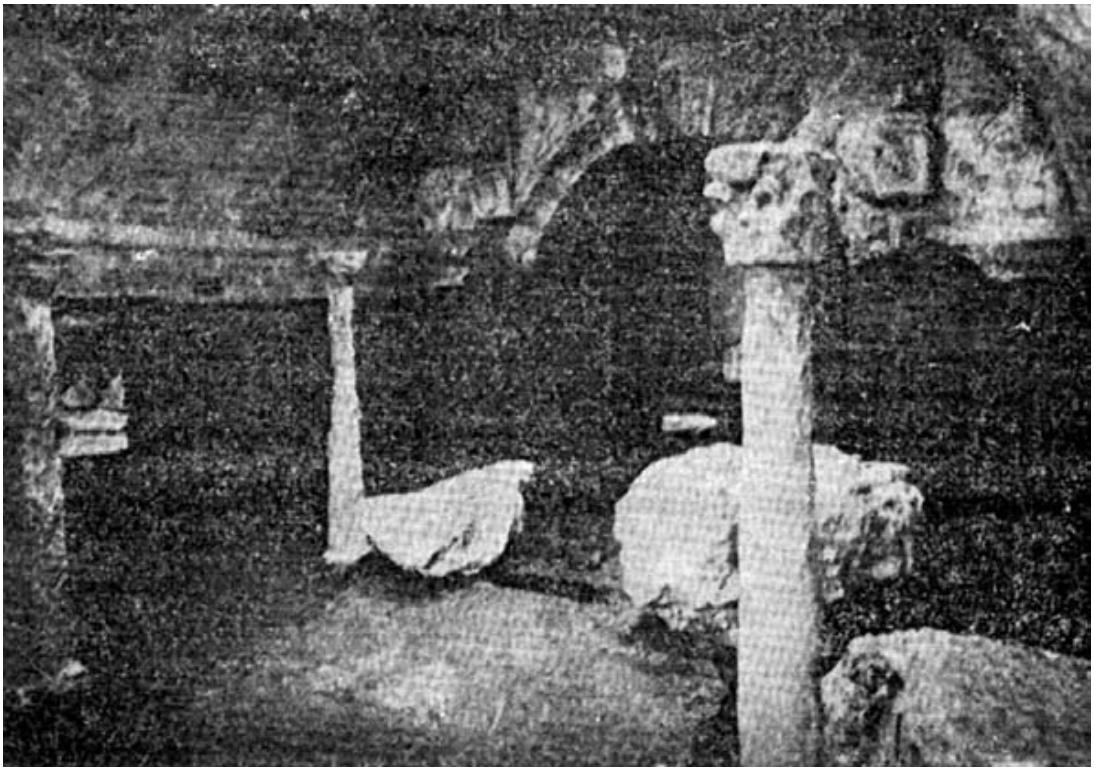


fig. 6 [53].- Nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).

Sur la face intérieure du cote nord du portique, se voit un autre petit bas-relief, d'un dessin et (Tune exécution très fine il représente deux figures masculines, l'une nue et l'autre vêtue d'une tunique courte, qui par leur attitude paraissent se montrer leurs déformations corporelles; l'un montre sa jambe rigide, et l'autre son bras difforme (fig. 11).

Les fouilles effectuées en 1947 mirent a découvert, sous le sol, l'existence d'une piscine pleine d'eau. H. Schlunk en 1935 (*Santa Eulalia de Bóveda,* in *Goldschmidt Festschrift,* 1935) a reconnu dans ce monument des parallèles avec des monuments sépulcraux d'Orient, en l'occurrence du Sud de la Russie et de la Syrie et a cru que celui de Sta Eulalia de Bóveda avait le même but; hypothèse confirmée, apparemment, par les bas-reliefs qui ornent la façade, dans lesquelles il voyait un rapport avec d'anciens symboles funéraires, ce caractère apparaissant plus clairement dans la scène des danseuses aux voiles. II attribuait le fait que l'on n'ait pas trouvé de cadavres ni de

restes de sarcophages, aux transformations subies par l'édifice en l'adaptant a d'autres fins, précisément au culte chrétien. Il suppose que le monument fut élevé à l'époque romaine, et aurait été restauré après l'effondrement de la voûte et de la façade; la reconstruction de la voûte et l'adjonction des arcades à l'intérieur se situeraient au IXe siècle, époque à laquelle l'édifice fut consacré au culte chrétien.

La découverte de la piscine en 1947 a éliminé tous les doutes pouvant subsister sur l'usage de ce monument. II s'agit simplement d'un *nympheo*, d'un édifice public consacré au culte des nymphes, dans le but de rechercher leur protection. pour l'usage des eaux minérales à des fins thérapeutiques. C'est ce que le relief parait indiquer, du fait que deux personnages se montrent mutuellement leurs cicatrices; de même par la découverte de la partie supérieure d'un autel romain, oú on lit PRO SA(lute). Les eaux de la piscine de Ste Eulalie sont précisément aptes à combattre les rhumatismes. Ce monument est probablement une preuve de la christianisation du culte des eaux, puisque ce lieu a été adapté au culte chrétien (39).

La patère d'argent dédiée à *Salus Umeritana*, déjà mentionnée, a été trouvée sur une hauteur nommée Pico del Castillo, prés de localité de Otañes, province de Santander, parmi les ruines d'un édifice. A la partie supérieure, se volt une femme couchée sur le sol et à demi-couverte d'un manteau, personnifiant les eaux (fig. 12).

La nymphe tient dans la main droite une petite branche de laiche, graminée qui pousse dans les régions très humides et marécageuses. Elle appuie le bras gauche sur un récipient d'ou coule de l'eau, qui, passant sous un petit pont, vient se déverser dans un petit étang. A côté, se trouve un serviteur à genoux qui verse l'eau dans un récipient avec une écuelle. Sous cette scène nous en voyons une autre, analogue à la précédente: un homme verse l'eau d'une amphore sur un fut place dans une charrette à quatre roues, tirée par une paire de mules. A droite on observe un vieillard barbu, vêtu d'une toge, qui offre une libation sur un autel circulaire à large base. Du cote droit de la patère, on voit deux scènes indépendantes l'une de l'autre; la scène supérieure montre un paysan, age, également revêtu d'une courte tunique, s'appuyant sur une canne recourbée, qui jette sur un autel quadrangulaire une poignée d'encens (?). Dans la scène inférieure, il y a deux personnages, l'un, vieux, s'assied sur un fauteuil au dossier élevé, tandis qu'un jeune homme, vêtu d'une tunique courte, lui présente un verre. Il s'agit probablement d'un malade auquel on apporte de l'eau.

Cette patère est d'une importance capitale pour bien comprendre le caractère du culte des eaux dans la Péninsule Ibérique à l'époque romaine. Le caractère de ce culte, tel qu'il se dégage de la pièce d'Otañes, coïncide pleinement avec l'impression que l'on retire de l'étude du monument de Ste-Eulalie-de-Bóveda, et avec le fait que les inscriptions se trouvent prés

---

(39) A. García y Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, lám. 345, 1, 467-470.

de sources aux propriétés médicinales; les dévôts recherchaient clans le culte des nymphes et des eaux, un caractère pratique: être délivrés de leurs maux corporels, grâce à l'usage de l'eau. La patère d'Otañes, dans trois des scènes qui y sont représentées (transport de l'eau, et offrande de cette eau a un malade) indique que l'eau ayant des vertus curatives était apportée aux malades. Elle signale aussi en quoi pouvait consister le culte des eaux: en libations et en encensement; et la manière dont l'imagination populaire se représentait la personnification de ces eaux: sous les traits de jeunes filles à demi-nues qui habitaient les lieux humides.

II.- SOURCES LITTÉRAIRES GRECQUES ET ROMAINES SE RAPPORTANT AU CULTE DES EAUX

Pline parle de pratiques superstitieuses déterminées, dérivées de la nature de certains gisements du Nord de la Péninsule:

Et in Cantabria fontes Tamarici in aaguriis habentar. Tres sunt octonis pedibus distantes, in unum alveum colunt vasto singuli amne; siccantur duodenis diebus, aliquando uicenis, citra suspicionem ullam aquae, cum sit uicinus iis fons sine intermissione largus, dirum est non profluere eos adspicere volentibus, sicut proxume Lartio Licinio legato post praeturam, post septem enim dies occidit (N.H., XXXI, 23-24).

Cette source existait il y a peu de temps encore, sous le nom de *Fuente de S. Juan de las Aguas Divinas* et avait des propriétés médicinales. Actuellement, elle est encore intermittente; on y voit les restes d'un arc romain et d'une ancienne voûte située au-dessus d'une piscine destinée aux bains (40). Le fait que rapporte Pline se passe en l'an 70.

Par Suétone, on connaît l'existence d'un culte des lacs: il consistait à y jeter des haches, culte qui est confirmé par les découvertes faites en France et ailleurs (Toutain, *op. cit.*, III, p. 367, 379):

Non multo post in Cantabriae lacum fulmen decidit, repertaeque sunt duodecim secures, haud ambiguum summi Imperii signum (*Galba*, VIII, 3) (41).

II y avait en Galice un fleuve, l'actuel Limia à Orense, dont on disait que celui qui le traversait perdait la mémoire. Decimius Iunius fut le premier à le passer avec son armée dans sa marche contre les Galiciens (137 av. J.C.):

Decimus Iunius Lusitaniam expugnationibus urbium asqae Occanum perdomuit et cum flumen Oblivionem transire nollent raptum signifero signum ipse transtulit et sic ut transgrederentur persuasit (Tite Live, 55).

---

(40) A. Schulten, *Cántabros y Astures y su guerra con Roma*, Madrid 1943, 43 s.

(41) A. Schulten, *op. cit.*, 35 s.; J. Caro Baroja, *Los pueblos de España*, Barcelona 1946, 218. Idem, *Los pueblos del Norte de la Península Ibérica*, Madrid 1943, 73.

Le passage du fleuve de l'Oubli (traduction latine du mot grec *Léthé*) par D.I. Brutos, est cité par différents auteurs de l'Antiquité: Plutarque, *Quaest. Rom.* 34.; Pap. Oryrh, en l'an 137 avant J.C.:

Decimus Brutus in Híspania, re bene gesta, Oblivionis flumen planus transiit.

Florus 1, 33, 12:

D. Brutus... *formidatumque militibus nomen Oblivionis...*

Cet historien ajoute que quand le général remarqua que le soleil tombait dans l'Océan, et que ses rayons s'éteignaient dans les eaux, il se mit à trembler, croyant avoir commis un sacrilège. Le sacrilège a trait probablement au passage du fleuve de l'oubli:

cadentem in maria solem obrutumque aquis ignem sine quodnm sacrilegio metu et horrore deprendit.

Pline, NH., IV, 115a:

et Limaeam vocant, Oblivionis antiquis dictas multumqae fabulosus.

Silius Italicus, I, 235-236:

quique super Gravios lucentis voluit harenas/infernae populis referens oblivia Lethes (XVI, 476-477). *Et Theron potator aquae, sab nomine Lethes / quae fluit, immemori perstrigens gurgite ripas.*

Salluste, *Hist.*, III, 4: *cui nomen Oblivionis condiderant.*

Strabon appelle le Cap Saint-Vincent simplement Cap sacré, dans un passage extrêmement intéressant pour l'historien des religions (III-I, 3).

Artémidore visita ces lieux vers l'an 100 avant J.C. Le texte de Strabon est important, car c'est l'une des rares références à des libations d'eau dont on ait connaissance dans le monde antique. Les dévôts montaient l'eau à l'enceinte sacrée pour les libations. Le texte dit brièvement que cette coutume était indigène, c'est-à-dire particulière aux habitants de la région, et ni phénicienne, ni grecque. A. Schulten croit que l'interdiction de monter au Cap St. Vincent de nuit peut s'expliquer par le fait que les prêtres devaient offrir la nuit des sacrifices à Baal Ammon. Le texte ne parle pas de prêtres; mais il laisse entendre que les fidèles offraient des libations directement sur les pierres, et que les sacrifices n'existaient pas en cet endroit. L'interdiction d'y monter la nuit, selon le texte, serait due à ce que pendant la nuit ce parage était la demeure des dieux; le caractère sacré des pierres est du au contact qu'elles auraient eu avec la divinité pendant la nuit, et non à un culte des indigènes pour les pierres. Le rite indigne de retourner les pierres, comme le souligne Artémidore, est curieux (Sur la signification du culte des pierres, voir M. Eliade, *op. cit.*, p. 210 sqq.). Le voyageur grec écrit purement et simplement qu'il n'y avait ni autel, ni temple, Sans doute tous ces lieux consacrés à Saturne, à Astarté, ou à la Lune, quand le texte n'affirme pas le contraire, devaient-ils être de simples lieux sacrés a l'air libre.

Leite de Vasconcelos et Schulten, qui ont visité ce site, ont vu au Cap des monticules de pierre nomines *moledros*; les gens croyaient que s'ils enlevaient une pierre, elle revenait d'elle-même à sa place. Des trois petites îles, la plus grande au centre est Armaçao et les deux petites Leixao et Caixado (Leite, *Rel*. II, 215 sq.; A. Schulten, *FHA*, VI, 135 sq.).

Dans plusieurs des Conciles célèbres dans la Péninsule, on lance de brefs anathèmes contre ceux qui vénéraient les fontaines, ce qui prouve l'enracinement de ce culte.

À un concile de Braga, on parle des infidèles qui allument des torches ou qui honorent d'un culte les arbres et les fontaines, etc. (42). Au second Concile de Braga, en l'an 572, le canon 71 se rapporte à ceux qui effectuent les lustrations des païens (*lustrationes paganorum faciant*); le canon 11 du 12e concile de Tolède s'adresse encore à ceux qui allument des flambeaux ou qui adorent les fontaines ou les arbres (*accensores faculorum et excolentes, sacra fontium vel arborum*), de même que le canon 2 du 16e concile de Tolède, célébré en l'an 693 (*accensorer facularum, excolentes sacra fontium vel arborum*).

Les indications sur le culte des eaux transmises par les Conciles coïncident avec les nouvelles qu'en donne Martin Duniensis, dans son traité, *De correctione rusticorum*, XVI:

«que no se enciendan vela en los caminos, junto a los árboles, fuentes o en las encrucijadas... y que no se arroje pan a las fuentes» — offrandes qui subsistaient en Galice cependant il y a peu de temps (43).

L'interprétation que donne le saint sur l'origine du culte des eaux est intéressante:

Praeter haec autem multi daemones ex illis, qui de caelo expulsi sunt, aut in mari, aut in fluminibus, aut in fontibus, aut in silvis praesident, quos simililer homines ignorantes deum quasi deos colunt et sacrificia illis offerunt. Et in mari quidem Neptunum appellant, in fluminibus lamias, in fontibus Nymphas... (*De correctione rusticorum*, VIII).

En Gaule le culte des eaux devait être beaucoup plus enraciné. Les conciles gaulois lancent des anathèmes infiniment plus sévères contre ceux qui vénèrent les fontaines, que ne le font les conciles célébrés dans la Péninsule. Un catalogue aussi impressionnant que celui établi par A. Bertrand sur les canons des conciles, en commençant par celui d'Arles (452), condamnant le culte des fontaines, aurait été impossible dans la Péninsule (A. Bertrand, *La Religion des Gaulois*, p. 400 sqq.).

III. — SANCTUAIRES IBÉRIQUES

Dans les sanctuaires ibériques, les eaux jouaient un rôle important; trois des sanctuaires sont à cote de fontaines (Collado de los Jardines, Castellar de Santisteban et ermitage de Ntra Sra de la Luz, tous trois dans la province de Murcie). Dans les sanctuaires de Sardaigne, cet élément jouait un rôle

---

(42) J. Tejada, *Colección de Cánones y de todos los concilios de la Iglesia de España* y *de América*, II, 1861, 621.

(43) López Cuevillas, *La Civilización Céltica*, 417 ss.

de premier plan. Dans le sanctuaire de Serri, il y avait à gauche un grand récipient qui, selon R. Petazzoni, était pour les lustrations; de ce même côté, derrière l'autel, il y en avait un autre grand (R. Petazzoni, *op. cit.*, fig. 2, 16 ss.). Dans cette même localité et dans un autre temple, on avait conservé l'eau au centre de l'enceinte sacrée, en descendant par quelques marches dans la cavité ou elle était conservée (R. Petazzoni, *op. cit.*, fig. 3, 19 ss.).

Dans les sanctuaires carthaginois, il existait aussi des dépôts d'eau, comme à Thinisnot, El Kenisna, Salambo, etc., qui servait, non seulement à contenir l'eau au centre, mais qui étaient une copie des rites des temples syriens, principalement à Hiérapolis. À Byblos, dans les deux temples il existait une piscine pour les ablutions; dans celle d'Agka, au Liban, il y avait une fontaine, ou l'on jetait les offrandes faites à la déesse; si elles plaisaient à la divinité, elles coulaient jusqu'au fond; dans le cas contraire, elles surnageaient. L'Asklepios, qui traverse Sidon, devant le temple d'Eshmun, était révéré, de même que l'Adonis. Dans le temple d'Amrit, on retrouve les vestiges de la permanence de l'eau. On retrouve des fontaines dans les temples de Chaldée et dans celui de Jérusalem. Selon G. Picard, les eaux étaient l'un des moyens par lesquels les dieux puniques manifestaient leur pouvoir merveilleux (G.-Ch. Picard, *Les Religions de l'Afrique antique,* Paris 1954, p. 155 ss.).

Dans la religion berbère, à n'en pas douter jumelle de la religion ibérique, le caractère sacre réside fréquemment dans les eaux. G. Picard, qui a fait des fouilles en 1939 et 1941 dans le limes à *Castellum Dimmidi*, découvrit une construction qui a l'aspect d'un petit temple, entouré de grottes. II y avait sur l'un de ses flancs un puits séparé du reste de l'édifice par un mur. Cette disposition indique clairement que le puits avait une valeur sacrée: une inscription est consacrée à Apollon, Esculape et Hygie. G. Picard déduit de cette découverte que le génie berbère qui présidait à ces eaux fut confondu par les Romains avec leur dieu de la médecine. A Timgad, devant le sanctuaire, il y a une grande piscine. Le dieu patron du temple, à en juger par les fragments de statues recueillis, était Sérapis ou Esculape; la piscine porte le nom d' « Eau Septimienne ».

II n'est pas rare de découvrir dans toute l'Afrique berbère, sous des formes romaines, le culte de l'eau; les nombreux sanctuaires berbères, comme celui du Zaghouan ou celui d'Ain Tebomok, sont fréquemment entourés de sources. Ces sanctuaires sont consacrés à des nymphes. Ils comprennent généralement un édifice, à l'intérieur duquel se trouve la source, dont on recueille l'eau dans une piscine. G. Picard croit que les sanctuaires dédiés à Neptune ou aux Nymphes, cachent de vieux sanctuaires ruraux berbères, dans lesquels le culte, sous l'Empire Romain, avait gardé sa forme primitive (*Op. cit.*, 8 ss.).

L'eau, dans les sanctuaires ibériques, pouvait avoir l'une de ces trois attributions: soit servir à certaines lustrations, soit posséder des vertus médicinales, exactement comme la majorité des sources d'Espagne ou de la Gaule, qui ont des

inscriptions dédiées à des nymphes, et des sanctuaires berbéres, auquel cas les dévôts venaient chercher la santé en se baignant dans leurs eaux (en Sardaigne, il y a des sanctuaires prés des sources à vertus curatives, R. Petazzoni, *op. cit.*, 29 ss.); ou encore, dans l'imagination ibérique les divinités protectrices habitaient dans les parages des grottes et des fontaines. Selon L. Pericot, les eaux, dans la religion ibérique avaient un pouvoir curatif et sacre (L. Pericot, op. *cit.*, 287). L'eau était probablement à la fois un moyen thérapeutique et magique, comme en Sardaigne (R. Pettazzoni, *op. cit.*, 32 ss.). Dans la nécropole de Verdolay, on a découvert une céramique très intéressante, qui pourrait représenter, d'aprés A. García y Bellido, une femme à côté d'une fontaine (*Arte ibérico,* in *Historia de España. España prerromana,* Madrid 1954, figs 374-483; G. Nieto in *Boletín del Seminario de Estudios, de Arte y Arqueología,* VI, 1940, pl. XXVII, 150 ss.). Cette figurine représente peut-être une scène des sanctuaires ibériques.

CONCLUSIONS

Dans la Péninsule Ibérique, il y a deux zones bien marquées et bien distinctes dans lesquelles apparaît le culte des eaux: dans le Levant Ibérique, et dans le Nord-Ouest et la zone Celtique.

Dans les trois sanctuaires ibériques situés à proximité des sources, ce culte correspond à l'influence méditerranéenne, et serait un culte jumeau des eaux dans les sanctuaires de Sardaigne et les sanctuaires berbères d'Afrique du Nord. Le culte des eaux aurait ici un caractère thérapeutique et magique.

Le culte des eaux dans le Nord-Ouest et le Centre de la Péninsule correspond à une influence celtique, et est jumeau du culte que l'on rencontre en Gaule. II est d'un caractère thérapeutique.

La totalité des inscriptions portant le nom de divinités indigènes à caractère aquatique, a été trouvée aux environs de sources médicinales.

Il y a une personnification des sources.

Ce culte, héritage probablement néolithique, survit en pleine époque chrétienne.

On allumait des torches devant les sources, et on leur faisait des offrandes de pain et d'encens.

Le texte de Strabon (III, I, 3) est très intéressant; car c'est l'un des rares documents que l'on conserve sur les libations d'eau dans le monde antique. Ce culte est nettement . indigène.

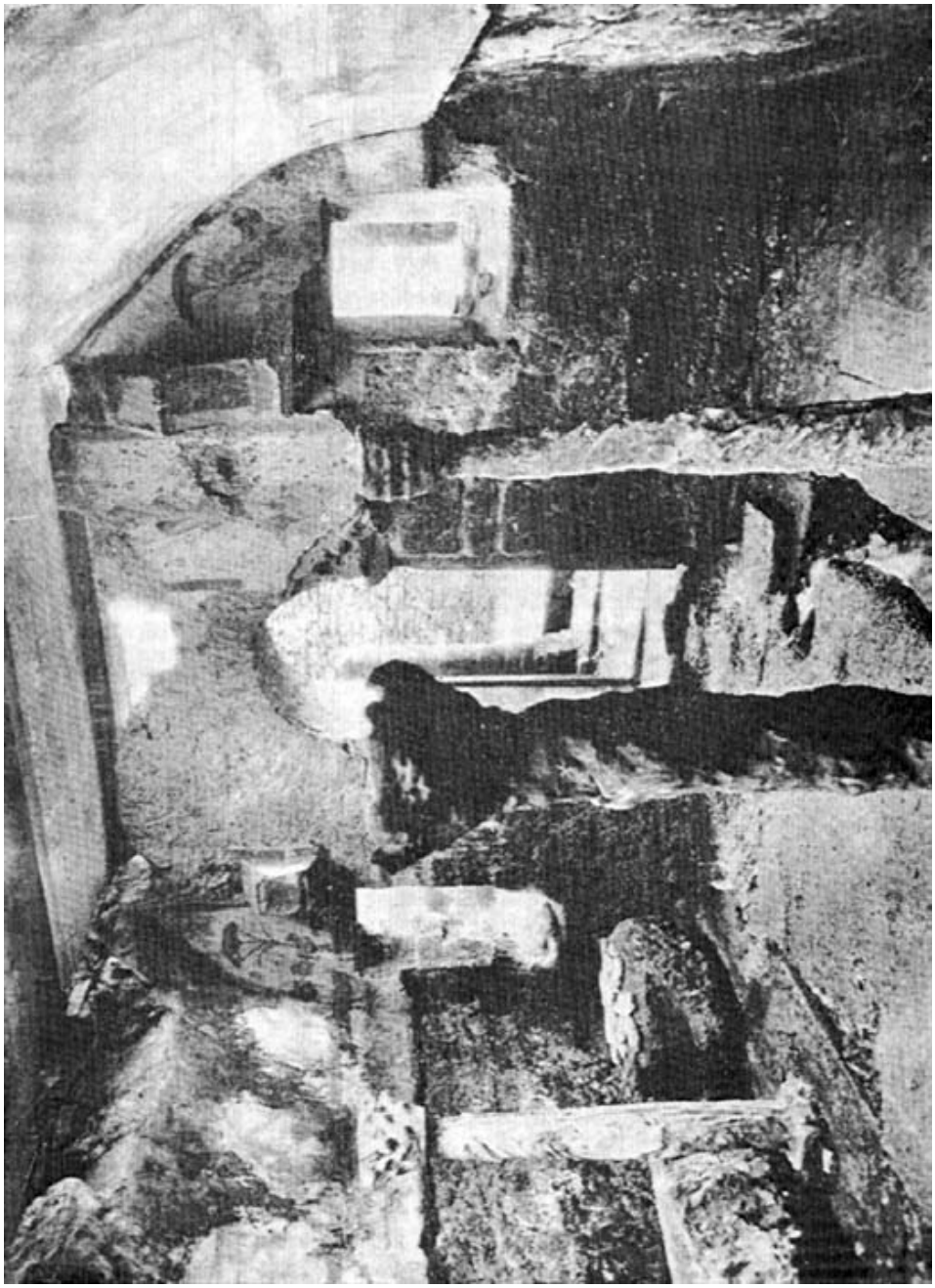


fig. 3 [50].- Nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo), (photo Mas).

fig. 4 [51].- Nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).

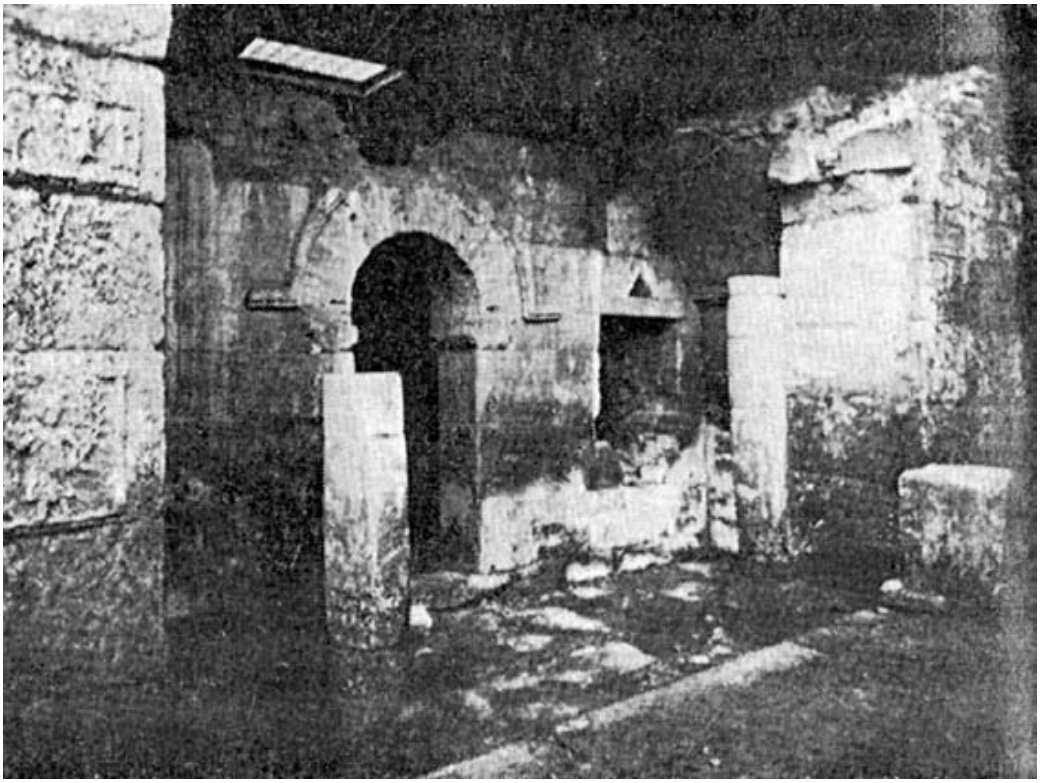
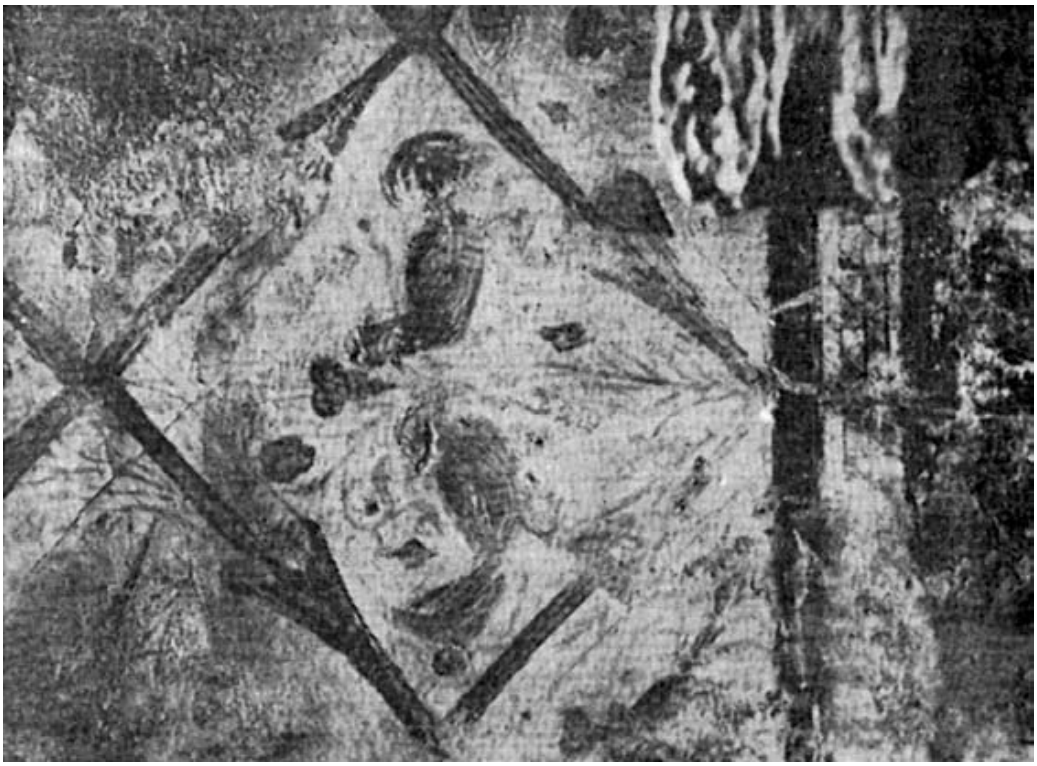


fig. 5 [52].- Entrée extérieure du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).



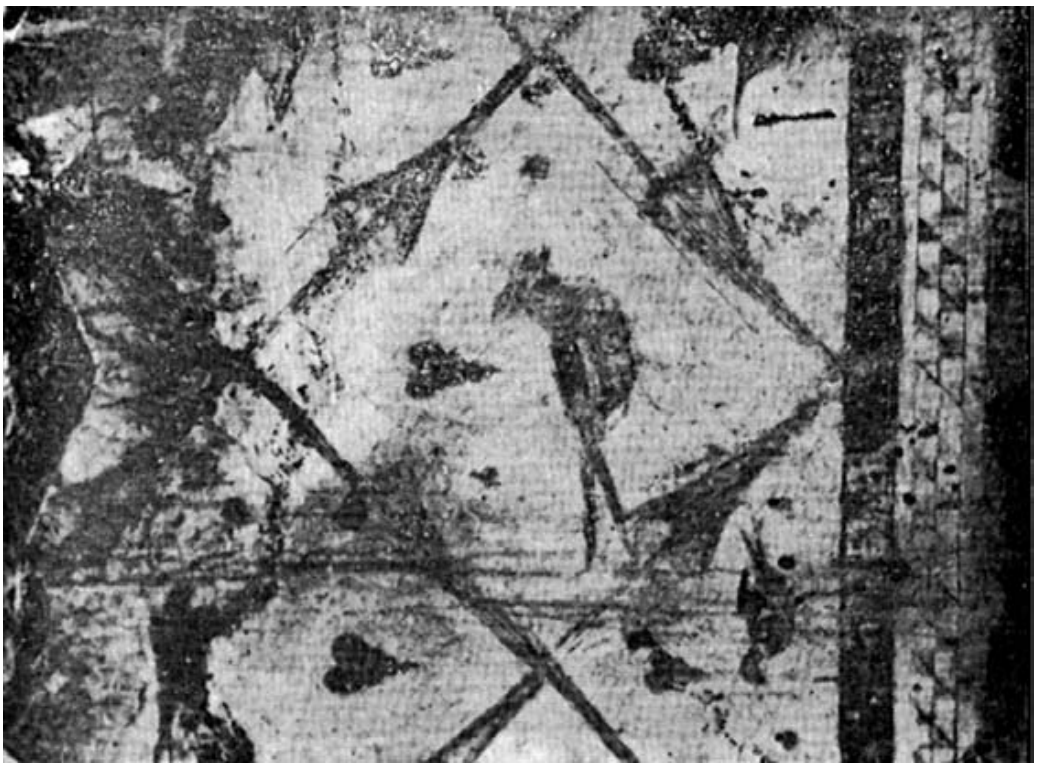


fig. 7 - fig. 8 [54-55].- Détails des peintures murales du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).

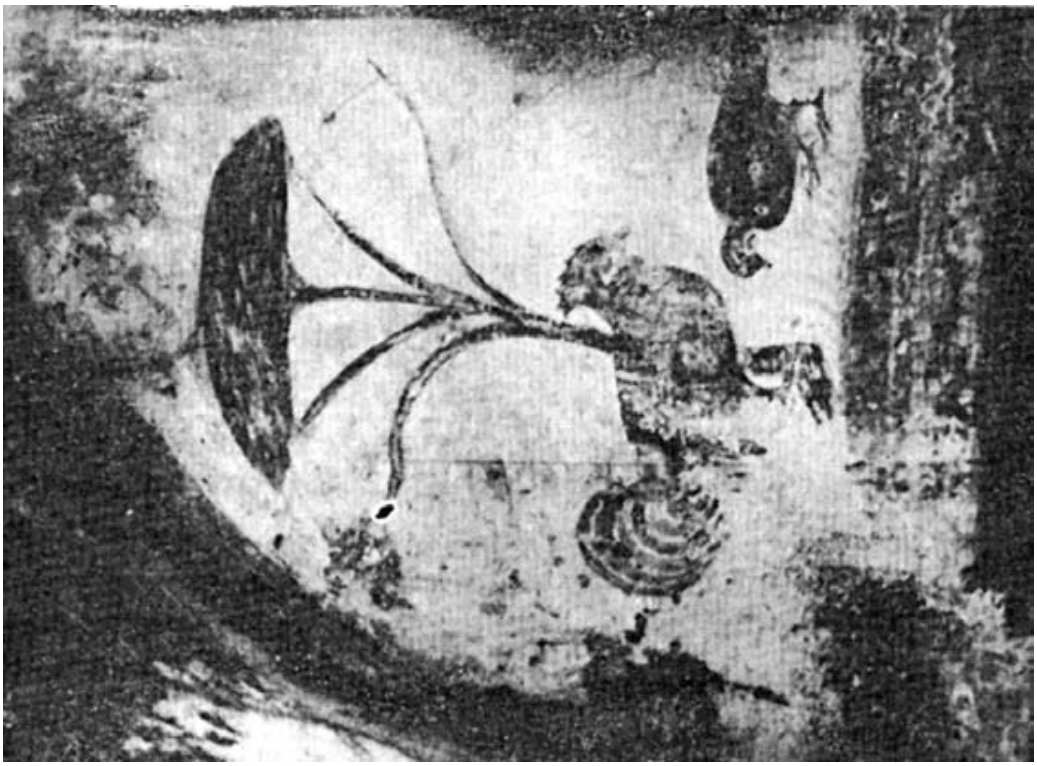


fig. 9 [57].- Détail des peintures murales du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).

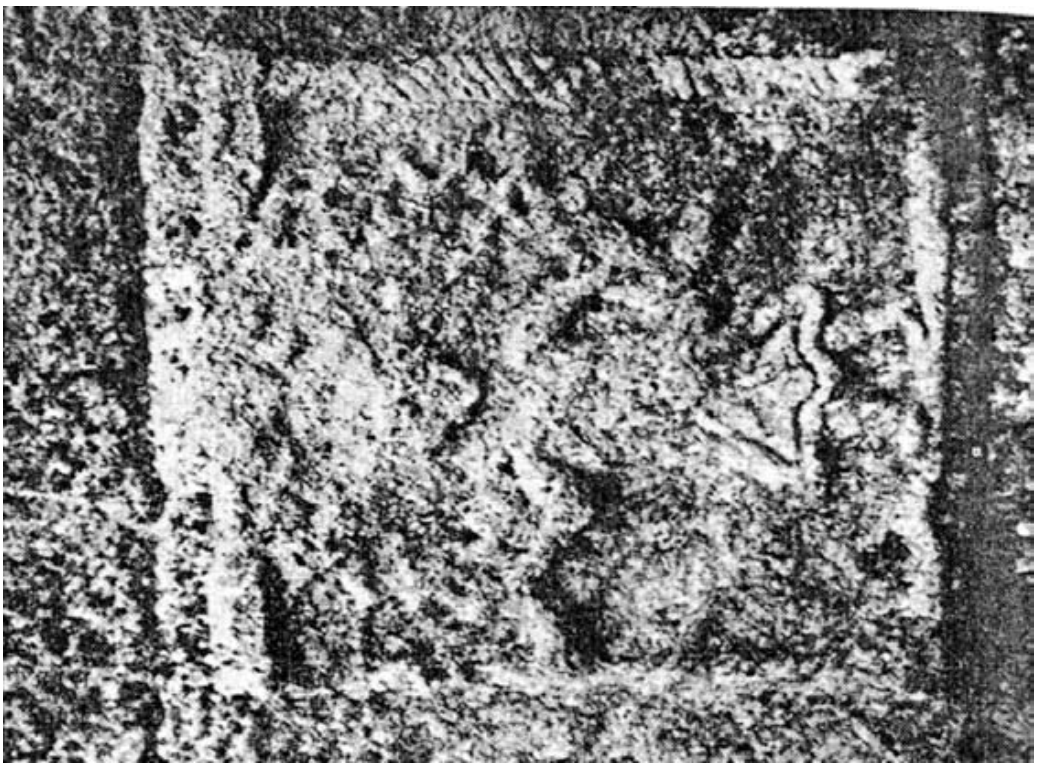


fig. 10 [58].- Petit bas-relief du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo).

fig. 11 [59].- Relief du nymphée de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo). Malades montrant leurs déformations corporelles.

fig. 12 [60].- Patère d'argent dédiée à *Salus Umeritana*, provenant d'Otañes (Santander).